

DE LA VIOLENCE A LA SUBLIMATION

« POROSITÉS »

Georges Froccia

Se pose une question qui me touche beaucoup. C'est celle de la formation des éducateurs au sens large du mot qui sont au quotidien confrontés à ces enfants violents. J'ai constamment travaillé avec des équipes hospitalières et des foyers d'enfants qui me confiaient pendant la journée des cas difficiles. J'ai vu des débutants enthousiastes et motivés perdre au fil des années leurs motivations car démunis et possédés par un profond sentiment d'impuissance.

Avec la meilleure des bonnes fois, ils répondent au discours imaginaire de l'enfant, essayent de combler la demande, répondent au même niveau. La plupart du temps ils veulent réparer et ça ne marche pas, bien au contraire.

J'ai vu des pathologies se construire et s'enkyster dans d'interminables circonvolutions.

PRÉAMBULE

Avant de démarrer mon exposé je voudrais définir pour ceux qui ne me connaissent pas, l'endroit d'où je parle c'est-à-dire que, parallèlement à la position de psychanalyste en cabinet, j'ai fonctionné comme psychopédagogue, dans des groupes, dans deux structures spécialisées pour des enfants en grande difficulté scolaire.

Ce qui veut dire que si je savais quelque chose du discours du psychanalyste, je savais que je ne pouvais tenir cette place: il n'y avait pas de cabinet, pas de relation duelle, pas de contrat autour des séances et des paiements, pas de relation transférentielle habituelle, et surtout pas de demande définie de la part des enfants. Sachant cela, je voulais arriver par l'écoute, l'imagination, la créativité et la vigilance à faire vibrer quelque chose du registre de l'inconscient et du signifiant.

Ma préoccupation majeure dans le groupe, au milieu des enfants a été de me rapprocher le plus possible de cette position d'analyste.

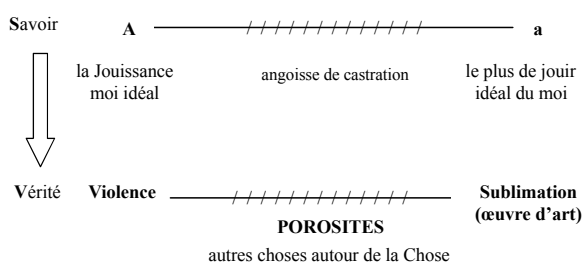
J'ai été de 1982 à 1989, pendant 7 ans, le collaborateur d'un psychologue, Paul Rochet, un sacré bonhomme qui a pris beaucoup de risques pour sortir les gamins de leurs enlisements. C'est lui qui m'a confronté au terrain des groupes. Je lui rends hommage aujourd'hui, pour son travail et la précieuse formation qu'il m'a apportée.

En 1989, J'ai créé, l'École, c'est le nom que j'avais donné à cet établissement scolaire dont l'axe théorique était d'inspiration psychanalytique, la scolarité n'étant en première approche qu'un médiateur thérapeutique. J'ai dirigé cet établissement pendant 15 ans, jusqu'en juin 2004.

La majorité des enfants et des adolescents que j'accueillais, présentaient des troubles dits « du comportement ». Bien souvent, la difficulté à laquelle je me suis trouvé confronté, durant toutes ces années, c'est la violence. Violences verbales et physiques. Violences entre ces enfants, violences envers les objets. Mais aussi violences contre les adultes.

Il est intéressant pour moi, aujourd'hui de travailler partiellement ce symptôme qu'est la violence systématisée, dans le cadre théorique que nous explorons à l'AEFL, association d'études de Freud et de Lacan, et spécialement cette année, avec le séminaire de Lacan, d'un Autre à l'autre.

INTRODUCTION



Nous pouvons considérer d'un Autre à l'autre comme les deux bornes d'un segment.

À l'extrémité gauche, le grand Autre, défini par Lacan comme :

- Lieu symbolique et inconscient où se constitue le sujet.
- Loi qui a pour fonction de séparer de l'inceste, de la jouissance interdite que Freud appelle le das ding, la Chose.
- Lieu du désir.
- Mais aussi lieu vide à partir duquel il est possible de se fourvoyer et de s'enliser dans les

symptômes et les souffrances si la réponse concernant une jouissance totale en est attendue.

De l'autre côté, le petit autre,

- Objet résiduel, résultat de la renonciation à la pleine jouissance. Le grand autre à ce moment-là reste le lieu du désir mais on n'en attend plus une jouissance.

- Petit a donc, jouissance partielle, résultat positif d'une bonne négociation avec l'angoisse inconsciente de castration. Autrement dit, le lieu normalisé du manque.

Au milieu de notre segment et occupant une grande place centrale et élastique, l'angoisse de castration, vaste espace à l'intérieur et à l'extérieur duquel se jouent des luttes, des stratégies diverses et incessantes, des stagnations, des régressions ou des créations.

Toutes ces agitations pour essayer de trouver la bonne place dans la relation avec le grand Autre. C'est-à-dire pouvoir accepter une perte de jouissance, se diriger vers l'objet petit a. C'est ce que nous disions un peu plus haut.

Sur ce schéma qui apparaît indirectement, à la lecture de Lacan, il est facile d'en imaginer un second, celui qui reliait :

- un enlèvement dans le grand Autre, une première borne, la violence en tant que symptôme, l'un des destins de la pulsion.
- à une seconde borne, la sublimation, expression positive de la pulsion, lieu de libération de l'aliénation dans le grand Autre.

Trajet qui me paraît intéressant d'explorer. En effet, Lorsqu'il s'agit d'enfants, Il me plaît de considérer leurs productions comme de potentielles ébauches de sublimes, et de les traiter en tant que telles. Elles sont le lieu où commence à s'inscrire un idéal salvateur, témoin, qu'une bonne distance avec le grand Autre est entrain de se dessiner. On pourrait dire encore et autrement que quelque chose de la toute puissance et du despotisme du moi idéal s'éloigne pour investir l'adaptation sociale et le créatif contenus dans l'idéal du moi.

Lacan travaille ce concept de sublimation dans les leçons XIII, XIV et XV, d'un Autre à l'autre et qui correspondent aux 5, 12 et 19 mars

1969.

Il nous dit page 231 que la sublimation est « la plus haute élévation de l'objet ». Il s'agit de l'objet narcissique et imaginaire.

Ce chemin, violence-sublimation, peut être considéré donc comme celui de l'élévation de l'objet.

Il a été pendant toutes ces années question pour moi, dans les deux structures citées plus haut, de transformer les bagarres en jeux organisés, les coups de pieds en coups de pinceaux, les projections d'objets en lancés de ballons, les grossièretés en débats d'idées. Bref, il a été question quotidiennement de s'élever vers des productions individuelles et de groupes qui avaient pour but un rapprochement avec la création. Un chemin donc, à prospecter lorsqu'il s'agit d'aider un enfant.

On va imaginer aussi entre les deux bornes, des porosités se constituer, un système se vider et peu à peu, pénétrer et vivifier d'autres espaces.

Formation de boyaux et de canalisations pour aboutir à de nouvelles possibilités, à ce que j'ai envie d'appeler, « autres choses autour de la Chose ».

C'est un peu de ce parcours que je vais vous entretenir aujourd'hui.

Aussi, j'apporterai une modification au titre de mon exposé.

À ce qui avait été mentionné, violence et moi idéal, qui renverrait à un seul lieu figé et statique finalement de l'expression de la pulsion, je préférerais le titre, « De la violence à la sublimation », avec comme sous titre, « porosités ».

Ce qui renverrait à tout autre chose qu'une fixité, mais comme je le disais plus haut, à un parcours à dévoiler, une mobilité à déclencher. Enfin, ce titre voulant laisser percevoir des perspectives optimistes, quant à l'utilisation d'une position d'inspiration psychanalytique dans le travail avec les groupes d'enfants.

I VIOLENCES D'ENFANTS. PREMIÈRE BORNE.

Je me souviens de mon baptême du feu, seulement quelques jours après mon arrivée, en

82, dans la structure de Paul Rochet.

Je me souviens de cet enfant de sept, huit ans renvoyé des établissements scolaires publics et privés car, brutal, déterminé, inflexible.

Cette terreur en culottes courtes m'avait profondément mordu l'avant-bras alors que je le séparais d'un camarade avec qui il se battait.

Le souvenir que je garde de cette première confrontation à la violence dans ma pratique, c'est ma stupéfaction et mon inhibition.

Comment un petit bonhomme pouvait-il à la fois déployer une telle force dans sa détermination à s'opposer et une si grande liberté d'action ?

D'où venait cette force ?

Contre qui était-elle dirigée ?

Que devait-elle atteindre ?

Comment cet enfant pouvait-il être sourd à toute autorité ?

Comment pouvait-il braver toute autorité ?

Il avait semblé être possédé durant cette crise par une programmation mystérieuse pour lui et pour moi, en tout cas implacable dans son déroulement.

Qu'est ce que je devais savoir pour affronter les nouvelles crises de violence qui, inévitablement allaient se répéter ?

C'est là que me revient à l'esprit, le mot d'un psychiatre aujourd'hui à la retraite, Claude Capadoro. IL a consacré une grande partie de son activité professionnelle aux enfants et il disait : « tous les jours on allait au charbon ».

C'est une manière de faire savoir qu'il s'agit tous les jours d'assister à un système répétitif où la violence revient comme le point d'achoppement de l'inconscient. Quasiment tous les jours, la violence se rencontre n'importe où, avec n'importe qui et n'importe quand, là où on ne l'attend pas, là où une symbolisation ne peut prendre la place. là où l'enfant rencontre quelque chose d'insupportable, le réel.

Qu'est ce que je ne savais pas et que je devais savoir par la suite pour que ce symptôme de violences s'atténue et laisse tout doucement la place à un autre système ?

Je vais essayer de répondre à toutes ces questions, en commençant par

Questionner le savoir.

A) Les savoirs. Que savoir ?

1 — L'enfant a un savoir dont il est exclu et il dit sa vérité sur ce savoir.

Ne pas savoir ce que l'on dit est la base même de la psychanalyse, de la notion d'inconscient.

Je cite Lacan page 193, « En cette part, l'inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. [...] C'est là que se constitue un savoir. ».

Le sujet utilise des signifiants et à son insu, il utilise un dit qui lui échappe.

Le sujet se forme dans un autre sujet, le trésor des signifiants, le grand Autre.

Le sujet ex-iste, e, x, plus loin s i s t e, en étant étranger, en dehors de cette chaîne de signifiants mais tout en étant dépendant de cette chaîne.

De ce fait Lacan parle de la douleur d'exister dans ce drame humain qui est la division du sujet.

Cet enfant dont il est question vit un trouble dont il ne sait rien. Il est prisonnier de forces, d'énergies, de pulsions qui aboutissent à des conduites et des propos qui l'enlisent dans une aliénation répétitive et stérile.

Lacan nous dit page 196, « Le sujet n'est que le sujet d'un instrument en fonctionnement, d'un organon ». Plus loin, après avoir dit que la psychanalyse a découvert quelque chose des moyens de production d'une satisfaction, qu'elle appelle les pulsions, il écrit, page 201, en ce qui concerne ces pulsions, « Elle est sans doute mythologique, comme Freud, lui-même l'a écrit. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la supposition qu'un sujet en est satisfait ».

En ces mots, il nous est dit que la pulsion et le parcours de cette pulsion comportent un savoir et son aboutissement dit une vérité.

C'est ce que dit cet enfant, une vérité, qui est sa confrontation à un vide dont il ne sait quoi faire.

Le drame de cet enfant c'est de continuer à

questionner le grand Autre pour attendre comme réponse, une certitude qui serait censée le combler, un tout, alors qu'il rencontre un trou avec lequel il ne sait quoi faire.

Si de cette vérité, il n'en saura jamais rien, éternellement étranger à ce savoir, il pourra peut-être, faire avec. À condition qu'il trouve une aide qui lui permette de délaissier la jouissance comme un absolu et trouver pour son désir, une juste place.

2 – La réponse de l'adulte lorsque l'enfant questionne le grand Autre.

J'aimerais citer cette phrase de Lacan contenue dans *Autres écrits* parus au Seuil en avril 2001, dans l'intervention intitulée « La psychanalyse, raison d'un échec », texte datant de 1967. Je lis, page 343 :

« le psychanalyste ne peut pas répondre à la demande, c'est seulement parce qu'y répondre, c'est forcément la décevoir, puisque ce qui est demandé, est en tout cas Autre chose, et que c'est justement ce qu'il faut arriver à savoir. ».

C'est clair, sur le terrain du groupe, il faut aussi se débrouiller pour ne pas répondre à la demande lorsque celle-ci questionne le grand Autre. Sur le terrain, le savoir de l'adulte est de débusquer la question posée au grand Autre et de la détourner. L'adulte dans le groupe est un observateur, un chercheur, un archéologue et un créateur qui doit permettre des constructions. On peut entendre construire et déconstruire.

C'est-à-dire savoir s'absenter de la place de celui qui « saurait » pour s'installer avec tranquillité mais vigilance dans celle de l'observateur actif qui désigne une métamorphose possible dans le mot ou la situation qu'il pointe.

Se caler dans cet espace qui se situerait entre le savoir contenu dans le grand Autre et la Vérité qui serait dite par le symptôme. En évitant de toucher les extrémités et le grand Autre et le symptôme.

Que les réponses données par l'adulte ne se situent pas au même niveau que la demande mais dévoilent d'autres espaces.

Pour dire les choses sous un autre angle, il s'agit de s'approcher le plus possible du lien qui est censé exister entre l'analyste et l'analysant. Ce lien passe par un conduit qui est le transfert. Il y a toujours du transfert au quotidien, c'est une base relationnelle. Ici, il sera utilisé, traité de façon particulière dans le sens de la relation analyste-analysant.

- Éviter de prendre la place du grand Autre à laquelle l'enfant veut vous placer, ou avec lequel il vous compare.

- Donner la possibilité à ce transfert d'être pris en considération puis d'être interprété.

C'est-à-dire tout simplement d'interroger le cadre affectif à l'intérieur duquel s'inscrivent les actes quotidiens.

Je peux utiliser une autre image pour dire cela : il ne s'agit pas de se trouver en face de l'enfant, mais à côté de lui pour finalement regarder ensemble quelque chose qui ne nous concernerait ni l'un, ni l'autre.

Cette porosité vers « autre chose », doit pouvoir être soutenue par les parents et l'ensemble de l'équipe qui entoure cet enfant.

L'enfant doit être pris dans un bain de sens et de créativité.

D'où la nécessité pour moi d'avoir toujours travaillé en équipe avec les parents et les équipes constituant les autres lieux de prise en charge de l'enfant, foyers, hôpitaux.

Se pose ici une question qui me touche beaucoup. C'est celle de la formation des éducateurs au sens large du mot qui sont au quotidien confrontés à ces enfants violents. J'ai constamment travaillé avec des équipes hospitalières et des foyers d'enfants qui me confiaient pendant la journée des cas difficiles. J'ai vu des débutants enthousiastes et motivés perdre au fil des années leurs motivations car démunis et possédés par un profond sentiment d'impuissance.

Avec la meilleure des bonnes fois, ils répondent au discours imaginaire de l'enfant, essaient de combler la demande, répondent au même niveau. La plupart du temps ils veulent réparer et ça ne marche pas, bien au contraire. J'ai vu des pathologies se construire et s'enkys-

ter dans d'interminables circonvolutions.

Dans quelle mesure ne serait-il pas possible de transmettre quelque chose d'un discours et d'une place inspirée de celle du psychanalyste dans la cure classique ?

Je sais qu'il y a beaucoup de réticences à l'idée d'exporter la psychanalyse hors cabinet. Je peux même citer Lacan dans notre séminaire de cette année. Je le cite, page 60 : « Parler de théorie de l'inconscient, c'est vraiment ouvrir la porte à cette sorte de déviation bouffonne que j'espère barrer qui est celle qui s'est étalée déjà, de longues années, sous le terme de « psychanalyse appliquée », qui a permis toutes sortes d'abus... »

Retenons ces propos de Lacan et comme un homme averti en vaut deux, restons vigilants. Mais, il n'est pas interdit de réfléchir et d'explorer. C'est je crois une partie du sujet que va aborder Elisabeth Blanc dans quelques semaines.

B) Le trajet de l'enfant :

Grand Autre – Phallus – Objet petit a.

Poursuivons avec notre enfant violent.

Je prenais un peu plus tard connaissance de l'anamnèse.

J'appris qu'il portait le prénom de son grand père maternel. La mère avait fait ce choix. Elle avait voulu honorer son père, très haut gradé dans l'armée. Homme de pouvoir et de grande envergure. L'amour et l'attachement ressenti pour ce père exceptionnel avaient dû se symboliser dans ce prénom et s'exprimer aussi fortement dans la nouvelle relation, mère-fils. Dès sa conception, l'enfant avait été investi des mêmes pouvoirs et des mêmes privilèges que le grand-père.

Aucun cas clinique, n'est réductible à une théorisation. Il s'agit donc ici tout simplement de prendre quelques portions de souvenirs cliniques pour illustrer ce que Lacan travaille dans, d'un Autre à l'autre.

Tout être humain doit passer par l'acceptation de la limite imposée à la jouissance de la mère. Une autre manière de dire les choses, nous l'avons vu, c'est de cesser d'attendre une réponse du grand Autre, donc tout désir doit rester aussi insatisfait que le désir incestueux et tout

désir de ce fait est sexuel.

Restent le phallus et l'objet petit a qui sont justement la trace de cette castration. Loi qui brise l'illusion de la toute puissance imaginaire en ce qui concerne le phallus, jouissance partielle en ce qui concerne l'objet petit a.

Je vais utiliser une image qui pourrait représenter cet enfant au niveau du quotidien :

Voici une Aston Martin Vanquish V12, 5 litres 6, avec tous les équipements et options classiques, climatisation automatique, sellerie cuir, direction



assistée etc. Elle coûte très cher. Pour une occasion de 2004, il nous en coûtera

- Cent quatre-vingt-dix mille euros.

Je la trouve particulièrement belle et elle serait totalement à mon goût.

Aujourd'hui je peux prendre la liberté de déformer son nom pour à certains moments la surnommer la Baston Martin.

Cet enfant de mon souvenir voulait tous les jours à tout prix une Baston Martin, car cet enfant, croyait être au volant d'une Aston Martin et croyait conduire une Aston Martin.

Il ne pouvait pas avoir d'Aston Martin et il ne savait pas conduire.

À la question posée plus haut, contre qui est adressée cette violence, ce pourrait être pour et contre ce grand Autre, défini comme lieu de la demande et lieu devant apporter la réponse sous la forme d'une satisfaction parfaite.

« Donne-moi l'Aston Martin » demande l'enfant et on lui a laissé croire que la réponse sera : « je te la donne ton Aston ». En fait, le grand Autre qui est vide, laisse l'enfant plus que jamais démuné et errant avec sa demande continuellement sans réponse mais toujours dans l'attente de celle-ci.

Il lui reste la Baston...

L'enfant qui me mordait était perdu dans son attente, il avait trouvé un camarade contre qui exprimer son insatisfaction dans la réalité face à la demande et tenait enfin avec son corps et ses dents quelque chose de son désespoir à l'encontre du grand Autre mais aussi quelque

chose de concret, de palpable et de vérifiable, bref de sécurisant.

L'objet de sa violence était sa seule limite, sa sécurité.

Il fallait lui faire rencontrer de nouvelles sécurités.

Par des systèmes de porosité et de capillarités partant de la réalité quotidienne, il fallait essayer de permettre l'ouverture de l'inconscient.

Tout l'enjeu pour cet enfant était de lui faire accepter de ne pas avoir d'Aston Martin en grandeur nature, c'est-à-dire de renoncer à la pleine jouissance.

Créer quelque chose autour et avec l'angoisse inconsciente de castration. Autrement dit encore, faire, créer avec le manque.

Ce qu'attendait cet enfant, c'est une question que je posais plus haut, c'est de voir sa demande déviée vers des pôles d'attractions atteignables et d'en tirer satisfaction.

Accepter pour l'instant une jouissance partielle, C'est-à-dire, se suffire d'un jouet, laisser apparaître l'objet petit a.

Lui permettre d'intégrer que pour conduire il faudra attendre, et, plus tard, passer le permis.

Pour enfin répondre à la dernière des questions que je posais, comment pouvait-il braver toute autorité, je dirai que les adultes lui paraissaient « in-signifiants » en comparaison à la satisfaction qu'il espérait tirer de son dialogue avec le grand Autre et la place qu'il imaginait y tenir. Ces adultes étaient perçus comme gênant pour la réalisation de son projet insensé et « in-signifiants » en comparaison avec le grand Autre.

C) La castration et le plus de jouir, produits par le discours.

Les porosités et les tuyauteries nouvelles doivent se créer au niveau des mots.

Être surpris par les paroles et les actes de l'enfant, c'est apporter un éclairage nouveau, leur donner du sens est une porosité à proposer.

Créer à partir des paroles de l'enfant, pour faire entendre autre chose et donner à l'enfant accès à sa propre création.

Stoïan Stoïanov jouait il y a quelques semaines, avec le chiffre 13. Il disait « 13 c'est 3 fois un carré de 4 plus un ». C'est ça une partie de la psychanalyse, le jeu avec le mot, autour du mot, à l'intérieur du mot.

Le rendre souple, malléable, vivant, caméléonesque. C'est là que peut commencer à s'accepter le manque. Car apparaît autre chose, une déviation pour la tension.

Je me souviens, des années plus tard, d'un autre cas, un jeune de douze ans. Le premier jour de son arrivée, durant la réunion thérapeutique du matin, je lui posais la banale et rituelle question : qu'est ce que tu as envie de nous dire aujourd'hui ? » Du tac au tac sa réponse fouetta le silence du groupe : « Que dalle ! ». Je suis allé chercher le dictionnaire et j'ai lu la définition qui correspondait au mot « dalle ». Des années après il me parla du choc que lui avait produit cette réponse car elle l'avait surpris et avait ouvert une autre perception de sa relation au langage.

Ce « que dalle », tout à fait semblable aux insultes que les jeunes utilisent de plus en plus de nos jours, ces mots culs de sac inlassablement répétés dont parle Daniel Sibony dans son ouvrage, « La haine du désir » et qui peuvent devenir les impasses signifiées dans le langage par ces signifiants dans lesquels s'enlissent les discriminations et le racisme. Sibony parle, je le cite, du raciste cramponné à un signifiant, ce qui le protège de la différence qui le fonderait comme sujet. Ces « que dalle » donc qui signifient l'engluement dans une relation difficile à la jouissance, l'aliénation dans l'Autre et son impossible séparation.

C'est ce qui se retrouve dans ce qu'il y a d'irréremédiablement perdu dans le discours, qui doit pouvoir être accepté.

Lacan, en utilisant la théorie marxiste de la plus value qui est une jouissance perdue et par le patron et par l'ouvrier, c'est-à-dire la différence entre la valeur d'une marchandise produite et celle du travail de l'ouvrier, Lacan en utilisant cette notion de plus value pointe ce à quoi il est utile de renoncer et cela est inscrit dans les mots.

D) Le signifiant.

Je reviens sur le « que dalle » prononcé par

cet adolescent lors de la première réunion thérapeutique.

J'avais répondu en donnant du sens, celui que donne le dictionnaire. Ce que dalle était un signe et je l'avais traité en tant que tel.

Des semaines plus tard, je pus le traiter en signifiant.

Lors d'une réunion ultérieure, l'enfant, alors, habitué aux réunions et ayant pris confiance dans le groupe et de l'intérêt à ce que peuvent dire les mots, raconta une scène de sa petite enfance.

Il avait vu sa mère nue et celle-ci lui avait dit. « Tu seras comme cela plus tard ». On peut imaginer qu'elle parlait de la pilosité du pubis. L'enfant avait compris tout autre chose. Et plus tard, il le dira par sa curiosité à aller vérifier dans le pantalon de ses camarades ce qu'il en est de leurs pénis.

L'histoire alla un peu loin puisqu'un jour le directeur du foyer auquel il avait été confié voulait le faire hospitaliser suite aux stratégies que le gamin avait mises en place pour voir ce qu'il en était devenu du pénis du veilleur de nuit.

Lorsqu'il me raconta donc, plus tard, la scène de la nudité de sa mère, je pus lui rappeler le « que dalle » de la première réunion. Je lui dis, « Alors, aujourd'hui, est ce que tu as peur d'avoir « que dalle » ?

C'est ici vraisemblablement que peut se créer une porosité entre l'imaginaire et le symbolique, là où le réel tel que le définit Lacan, butait, le langage pourrait faire boyau, tuyau, transmission.

II SUBLIMATION D'ARTISTE. SECONDE BORNE.

Nous sommes à cet instant à la borne droite de notre schéma, du côté de la ligne d'arrivée.

La sublimation écrit Lacan sur le tableau, ce 12 mars 1969, en début de leçon, « La sublimation pour atteindre la Jouissance avec la pulsion », et au dessous, « Le représentant de la représentation ».

Des phrases qui disent combien cet aboutissement est le lieu où, de la meilleure des façons s'oriente et s'investit ce qu'il en est de la moins grande perte de la jouissance, là, je m'amuse, où l'objet petit a serait le plus gros, la perte la plus petite.

Plus tard, Lacan travaillera ce concept de sublimation différemment.

Dans ce séminaire, il évoque deux versants de la sublimation. Nous allons ici nous intéresser à l'un de ces versants, exposé dans les leçons XIII, XIV et XV, il s'agit de l'œuvre d'art dont le mérite réside dans l'objet petit a qui y chatouille le das Ding de l'intérieur. C'est l'expression de Lacan.

C'est à ce chatouillement-là que je vais m'intéresser.

Il y a quelques mois, je me trouvais à écouter un peintre de l'école de Nice qui racontait quelque chose de savoureux pour moi.

Ce peintre parlait de ses premières productions dans les années soixante.

Il parlait de boîtes contenant des objets hétéroclites et particulièrement d'une succession de boîtes contenant des tailles crayons pénétrés de crayons de tailles différentes, c'est-à-dire, de longs crayons peu taillés qui s'enchaînaient avec des crayons de plus en plus petits, de plus en plus taillés.

Une mise en scène de crayons entrain de se faire tailler, dans un ordre parfait et une organisation méticuleuse.

Nous pouvons extrapoler et théoriser allègrement sur ce choix d'artiste concernant des crayons, des tailles crayons et la mise en scène de la taille. Je vous laisse faire.

Par contre ce qui va nous intéresser c'est la réaction de certains critiques d'art et la réponse de l'artiste.

Allez savoir pourquoi, des critiques d'art avaient dit à cette époque que ce n'était pas là, de la peinture et l'œuvre fut ainsi sévèrement critiquée.

Cette phrase ci, « ce n'est pas de la peinture » utilisée par certains critiques d'art resta au travers de la gorge de notre peintre et il se mit en tête de riposter.

Lors d'une exposition ultérieure, il mit en

scène un grand pot de peinture, plein de peinture, sur lequel il agrafa l'inscription suivante : « ceci, c'est de la vraie peinture ».

Pourquoi cette anecdote ?

Je pense qu'elle s'articule parfaitement avec l'image que Lacan utilise dans la leçon du 12 mars.

Il parle de cette sorte de crevette, la daphnie chez qui l'on place comme un petit bout de fer, à la place d'un otolithe. Lacan nous dit que l'otolithe, ça lui sert d'organe auditif et en même temps d'équilibrateur. Et bien si on place des aimants autour de ce petit bout de fer qui remplace l'otolithe, la daphnie jouit.

Et bien, c'est ce qui se produit avec l'œuvre d'art, continue Lacan, l'œuvre d'art, le petit a, chatouille l'interdit, la Chose par l'intérieur comme le petit bout de fer à la place de l'otolithe.

Dans l'anecdote avec notre peintre, on peut dire que ça chatouille bien au travers des crayons, les tailles crayons, ainsi que des critiques et de la réponse finale, « ça, c'est de la vraie peinture ! ».

Ca chatouille avec imagination, avec agressivité, avec entêtement. On est loin d'entendre de la frustration. On a l'impression qu'un plaisir s'organise, et se construit sans renoncement. C'est l'œuvre future d'une vie qui pointe son nez.

Je vais vous donner le nom de ce peintre batailleur niçois, il s'agit de Marcel Alocco.

Il est allé interroger dans le cadre de sa création jusqu'à la fibre des tissus et la fibre de la fibre. Sa recherche durant ces quarante dernières années est impressionnante.

Une de ses dernières prospections a été le tissage de cheveux de femmes. Actuellement il s'interroge sur les dessins d'enfants et commence à produire des œuvres à partir de cette confrontation et révélation.

Terminons avec nos enfants violents,

Proposons-leur à tous ces enfants, un chemin équivalent et souhaitons-leur que ça les chatouille souvent, intensément et durablement de cette manière-là.